



HAL
open science

Palpasa Cafe de Narayan Wagle. Bilinguisme et traduction : les avatars d'un roman népalais

Myriam Kissel

► To cite this version:

Myriam Kissel. Palpasa Cafe de Narayan Wagle. Bilinguisme et traduction : les avatars d'un roman népalais. *Alizés: Revue angliciste de La Réunion*, 2016, Traduction-Édition, 40, pp.11-19. hal-02340362

HAL Id: hal-02340362

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02340362>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Palpasa Cafe de Narayan Wagle

Bilinguisme et traduction : les avatars d'un roman népalais

Palpasa Cafe est le premier roman du journaliste Narayan Wagle. Paru en népalî en 2005, ce texte eut d'emblée un énorme succès et demeure à ce jour le roman politique le plus lu et le plus commenté de la littérature contemporaine au Népal. L'action se situe dans les terribles années de lutte idéologique et politique entre la royauté conservatrice et le violent mouvement maoïste (1^{er} juin 2001, p. 72). Écrite à la première personne par le narrateur-auteur et par le personnage principal, Drishya, cette œuvre est aussi une histoire d'amour et une peinture sociale et culturelle.

La traduction en anglais, en 2008, due à Biskash Sangrual, a décuplé l'écho qu'avait rencontré initialement le roman. Mais, bien qu'auto-risée par Wagle lui-même – bien que le nombre d'intervenants dans la traduction cités dans les remerciements soit troublant – cette traduction a suscité beaucoup de critiques. En effet apparaissent d'énormes interrogations dans le passage des deux langues-source à la langue-cible.

Du reste, peut-on parler de deux langues-source dans la mesure où tous les Népalais éduqués sont bilingues, alors qu'il existe bien une traduction dans une langue autre que la langue nationale, le népalî (enseigné à l'école avec l'anglais), et que cette traduction est lue même par les locuteurs natifs ? Mon approche demeurera ici empirique, et il s'agira plus de soulever des questions et d'émettre des hypothèses que de donner des solutions.

STRUCTURE DES LANGUES

Le premier aspect de la traduction des deux langues-source vers la langue-cible est le plus facile à décrire et le plus facile à travailler : l'agencement syntaxique, c'est-à-dire les contraintes de langue qui ne relèvent ni de choix stylistiques ni de particularités civilisationnelles. À cet égard l'anglais est globalement beaucoup plus proche du français que du népalî ; et le népalî, qui appartient à la famille indo-aryenne au sein des

langues indo-européennes, s'avère plus proche du latin en tant que langue régressive.

On partira de l'ordre dit canonique : du déterminé au déterminant, sujet+verbe, Complément de rang zéro+verbe+complément de rang 1 (objet de verbe transitif ou complément de rang 2, attributs et autres). Alors que l'anglais et le français suivent cet ordre dans la majorité des propositions, le népalî structure l'énoncé à l'inverse : complément circonstanciel+sujet+ verbe ou pronom Co indirect (sur la fréquence duquel nous reviendrons en II)+sujet+verbe. *Uniharulai angrejiko babaasa tapai bolnubunchha ?/Do you speak english to them ?/Leur parlez-vous en anglais ?* (p. 112).

De façon générale le népalî postpose de très nombreux éléments ; toutes les prépositions fonctionnent en enclitique : l'exemple suivant montre la place du marqueur de la possession et de la préposition : *Reshamko gharmaa/At Resham's house/À la maison de Resham, chez Resham* (p. 141). Le népalî postpose aussi les très nombreux syntagmes nominaux ou verbaux à valeur modale (devoir, ne pas devoir), à valeur circonstancielle (temps, cause, hypothèse), à valeur adverbiale.

Dans l'interrogation le système d'inversion présent en anglais et en français n'existe pas en népalî. *Does that matter ?* (p. 163). C'est la particule *ra* pour les questions courtes ou le coordonnant *ani* « et alors » qui marqueraient avec la ponctuation l'interrogation. En revanche, dans le passage de l'anglais au français certaines inversions liées à l'interrogation risquent de connoter un niveau de langue au-delà du contenu du message. Au début du roman, Palpasa envoie une longue lettre au personnage principal. Sa syntaxe, composée de propositions indépendantes brèves, souvent en asyndète, avec quelques relatives, correspond au jugement que la jeune fille porte sur elle-même : *I am a simple girl* (p. 24). Alors comment traduire une phrase comme *May be I am* : en style ordinaire neutre « Je le suis peut-être » ou en style perçu de nos jours comme soutenu : « Peut-être le suis-je » ?

Le système des temps ne posera pas de difficulté majeure. Le népalî possède deux présents et quatre passés. Le présent simple : *ma khaanchhu* et le présent progressif avec un suffixe *ma sutdaichhu*. Le prétérit *ma gae*, *I went*, le prétérit continu/passé progressif avec suffixe *ma kheldaithe*, *I was playing*, le fréquentatif dans le passé/*habitual past ma khaante*, *I used to eat* et le présent *perfect* avec suffixe *ma kbaekochhu*. Il ne devrait donc pas y avoir de problème particulier pour traduire du népalî à l'anglais et de l'anglais au français : l'alternance des temps – imparfait de

durée, passé simple, passé antérieur, plus-que-parfait – dans la longue lettre de Palpasa (chap. 3), où se mêlent le présent de l'écriture, les actions brèves et uniques dans le passé, le passé récent, la durée dans le passé et l'évocation des sentiments.

PROBLÈMES D'ENONCIATION

Le deuxième niveau d'interrogation dans le passage du népalî à l'anglais et de l'anglais au français concerne les questions d'énonciation. En effet, l'usage des pronoms et de leurs corollaires sort de la frontière traductologique comme agencement syntaxique – comme « jeu de mots » pour reprendre l'expression d'Henri Meschonnic¹ – pour pénétrer dans la problématique du culturel – « le sens du langage » dit Meschonnic² – et plus précisément du relationnel, de l'interpersonnel.

La langue népalaise reflète très directement certaines des caractéristiques des rapports humains dans ce pays. Les deux principales caractéristiques sont d'abord des rapports extrêmement hiérarchisés, en dehors même de la question des castes, selon les critères d'âge, de sexe, de statut social et professionnel, de place dans le noyau familial et dans le groupe ethnique. Ensuite, les Népalais se comportent dans l'expression des émotions et des sentiments avec une très grande retenue.

Le système syntaxique correspond à la place accordée au sujet dans le monde extérieur. À cet égard le pronom est rarement sujet au profit d'une construction indirecte : à moi, à toi etc. (pronom+enclitique *lai*) quand il s'agit d'exprimer des sensations physiques et des émotions, avec le verbe *laagnu* : sentir, arriver, tomber, toujours au passé *laagyo*. Des langues comme l'anglais et le français, au contraire, valorisent le pronom comme sujet d'une émotion comme il l'est d'une action. La contrainte grammaticale respective des trois langues fait donc inévitablement disparaître cet aspect fondamental de la psychologie népalaise.

Un autre aspect écrasé par la traduction est la hiérarchie précise et détaillée des pronoms en népalî. Il existe de fait quatre niveaux de politesse selon qu'on s'adresse à un animal, à un enfant ou à un intime, à un égal, à une personne respectable. Ces nuances se déploient dans plusieurs passages importants : le passage dialogué (chap. 8) où le narrateur fait la connaissance de Palpasa, dans le passage dialogué (chap. 19) où le narra-

¹ *Éthique et politique du traduire*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2007, Chap. V « Le sens du langage, non les sens des mots ».

² *Ibid.*

teur rencontre une fillette à la campagne, dans le dialogue amoureux entre le narrateur et une femme occidentale très ressemblante à une Népalaise (chap. 27). Dans le texte original les pronoms permettent d'établir les relations distantes dans le premier exemple, familières dans le deuxième et le troisième (pronom de 1^{er} niveau de politesse *timi* entre les deux personnages). Or ici l'anglais s'avère encore plus pauvre que le français : *you* constitue l'unique possibilité. En français on peut choisir entre « tu » et « vous », « vous » dans le premier exemple, « tu » dans le second. On peut remarquer qu'au cinéma dans un film doublé en français le passage du vousoiement au tutoiement permet de signaler qu'un personnage masculin et un personnage féminin viennent d'avoir une relation sexuelle.

Pourtant, dans la traduction anglaise, un type de lexique bien précis a été conservé du népali : il s'agit de la parenté. Père (*Ba*, p. 193), Mère (*Maa*, p. 127), ainsi que quatre termes de salutation : *Dai*, Grand Frère, *Didi*, Grande Sœur, *Bhai*, Petit Frère, *Bahini*, Grande Sœur (p. 65, 78, 92, 118, 119, 137). Ces mots sont présents dans le Glossaire. Il serait facile de les traduire, mais alors le lecteur ne risquerait-il pas de les prendre au sens propre alors que ces termes ne désignent pas de relation familiale objective mais correspondent à la désignation d'un rapport d'âge, dans une société où l'ancien est respectable, où le plus jeune doit respecter le plus âgé ? Enfin le nom-pronom *Hajur*, qui s'emploie pour une personne respectable par son âge, son expérience, son métier ou son statut, possède une multiplicité d'autres valeurs : « pardon ? », « comment ? » « s'il vous plaît », qui exigent d'être adaptées selon le contexte (p. 65 par exemple).

Enfin, la traduction des passages dialogués soulèverait également la question des *question tags*, usuelles en anglais, qu'on pourrait traduire en français par un calque. Mais ces mots, locutions, expressions, qui accentuent la fonction phatique en anglais et dans une moindre mesure en français, sont quasiment absents dans le texte original. Les notations conventionnelles du dialogue : *She asked, I said, I smiled, he said* (p. 39 et 179 par exemple) n'existent pas dans le texte-source.

TRADUIRE UNE CULTURE

Les problèmes les plus intéressants posés par la traduction de *Palpasa Café* relèvent de la paralinguistique civilisationnelle : plus précisément de la civilisation himalayenne et de la langue de l'ancien coloni-

sateur de l'énorme voisin, l'Inde. Le Népal n'a jamais été occupé par les Anglais. En revanche, pour se débarrasser de la suzeraineté chinoise, établie en 1791, les gurkhas, originaires d'Inde et qui exerçaient au Népal une autorité d'ordre militaire, demandent l'aide des Anglais. Cette aide se concrétise par l'installation d'un Résident anglais à Katmandou au début du XIX^e siècle. Les gurkhas restent des alliés fidèles des Anglais jusqu'en 1923, date à laquelle le Résident quitte le Népal et où les Anglais reconnaissent la souveraineté du Népal. Ce passé est illustré par le dialogue entre le narrateur et l'ancien gurkha : « *And apparently he hadn't lost the habit of speaking English. He was the only former British Gurkha who insisted on speaking it* » (chap. 15, p. 109).

L'édition en anglais du roman ne comporte aucune note de bas de page, en revanche en fin de volume il y a un Glossaire, assez ramassé, de cinquante mots et expressions népalais et indiens. Les choix de traduction de B. Sangruala ne semblent pas répondre à une logique unifiée. Nous retiendrons ici trois exemples représentatifs : *achar*, *puja kotha*, *haku patasi*.

Le mot indien *achar* est utilisé deux fois, « *tomato achar* » (p. 39) et « *coriander achar* » (p. 179). *Achar* est-il compréhensible au lectorat anglophone ? au lectorat francophone ? Pour un Mauricien ou un Réunionnais la réponse est oui, mais qu'en est-il d'un Européen, d'un Occidental ? Le public susceptible de lire *Palpasa Café* est-il celui qui fréquente un restaurant exotique, une épicerie fine ? Est-il d'une catégorie qui voyage en Inde, au Sri Lanka ? Si l'on consulte le Glossaire on s'aperçoit avec étonnement que *achar* est traduit par *chutney*. Or un *chutney* n'est évidemment pas la même recette que les achards, mais *chutney* parlera tout de suite à des lecteurs descendants de l'Empire britannique. À l'inverse, pourquoi cette autre préparation culinaire, les momos (p. 59), n'est-elle pas en italiques et n'est-elle pas dans le Glossaire ?

Le deuxième exemple est le syntagme nominal *puja kotha*. La propriétaire du narrateur, réfugiée aux USA avec sa famille, lui demande par téléphone de prendre soin de sa *puja kotha* : « *Please take good care of my puja kotha.* » (p. 79). Or dans le paragraphe suivant en focalisation interne le narrateur dit : « [...] *I never set foot in her prayer room.* » (p. 80). Pourquoi ne pas traduire puis traduire dans la même scène ? Mon hypothèse serait que le terme indo-népal *puja* : *worthy of worship*, *kotha* : *room*, conservé de la langue-source, donnerait une connotation de subjectivité, d'implication émotionnelle, affective, dans la bouche de la femme exilée, éloignée de son pays par des circonstances politiques difficiles. Au

contraire, le choix de l'anglais dans la pensée et sous la plume du narrateur signalerait sa prise de distance, sa modernité¹.

Le troisième exemple désigne un vêtement féminin d'une ethnie très importante au Népal, les Newar. Le narrateur se souvient « *of a Newar woman hurrying to the marketplace, wearing a haku patasi [...].* » (p. 173). Ce terme est décrit assez longuement dans le Glossaire. Mais dans le corps du texte, à la différence des deux exemples précédents, le traducteur procède ici par explicitation : il conserve le signifiant de la langue-source auquel il juxtapose une définition : « *a black sari with a red border* », comme si dans ce cas précis le Glossaire risquait de ne pas suffire : « *A traditional black-and-red sari worn traditionally by the Newar community* ».

On touche ici à la question de l'intraductibilité de certaines caractéristiques d'une civilisation². Concernant la traduction du népali à l'anglais, la méthode suivie par Bikash Sangrual paraît vraiment erratique et peu rationnelle³. Le choix d'un procédé typographique, les italiques, marqueurs des mots étrangers qui ne sont pas naturalisés, pas intégrés dans le lexique officiel de la langue-cible, constitue finalement une solution de facilité. L'emploi des italiques, l'ajout d'un Glossaire, ne sauraient pallier l'absence d'un système rationnel et unifié. Peut-être le visuel, l'appel à l'image pourraient-ils rendre compte des objets propres à une civilisation.

¹ Le système de traduction est le contraire pour le mot *saag* (p. 179), mot népalais pour l'accompagnement culinaire que demande le narrateur : « *Some fresh green vegetables would be wonderful* » (p. 177), traduit dans le Glossaire par « *a type of spinach* ». À La Réunion, on traduirait par « brèdes » – mot dont quasiment personne ne perçoit plus l'origine portugaise (de *breedo*, bette).

² Autre exemple intéressant, le *doko*. Dans le chapitre 12, qui a pour cadre la campagne, le *doko* désigne le grand panier de bambou que les Népalais, hommes et femmes, portent dans le dos, tenu par une bande de tissu passée autour du front, et qui sert à porter au quotidien toutes sortes de denrées. Ce mot, présent dans le Glossaire, est en italiques et jamais traduit.

³ Il ne traduit pas *ooloo* (p. 41, 51), présent dans le Glossaire, qui au sens propre désigne la chouette et au sens figuré un imbécile.

CONCLUSION

Pour mettre un terme provisoire à ces interrogations, auxquelles manquent encore beaucoup d'éléments d'analyse, il faut faire appel au concept – déjà ancien – d'entropie, c'est-à-dire de déperdition¹. Peut-on traduire tout le texte, à savoir son contenu sémantique et son environnement civilisationnel ? Dans le cas précis de *Palpasa Café* des problèmes spécifiques au Népal, à son histoire et à sa politique viennent s'agréger aux problèmes d'ordre traductologique. En effet, la question de la langue nationale et des langues traditionnelles a toujours été soulevée par les Constitutions successives mais n'a jamais été clairement résolue. Dans les années 70, seuls le népalî et l'anglais étaient reconnus dans le service public, au détriment des langues autochtones. Ces dernières dans la Constitution de 1990 ont regagné leur statut de « langues nationales népalaises ». Dans les années 2000-2010, le népalî est défini comme la langue officielle et toutes les autres langues comme langues nationales, dont l'usage n'est pas interdit dans les administrations locales. Le népalî est actuellement parlé par environ 43% de la population. Quant à l'anglais, il serait implicitement inclus dans « les langues parlées au Népal ».

Dans la perspective de l'édition et de la distribution des livres, Katmandu, ou tout au moins son quartier central, Thamel, contient un nombre de librairies absolument stupéfiant. La plupart des ouvrages sont en anglais. Ils sont imprimés en Inde, mais beaucoup d'éditeurs-libraires jouissent d'une renommée aussi considérable au Népal qu'en Inde grâce à un catalogue de qualité, tels Pilgrim's et Vajra Publishing.

Le problème de la langue nationale ne concerne pas que la littérature. Ainsi, dans le domaine du cinéma, à la télévision les films ne sont jamais doublés mais sont sous-titrés en anglais ou en népalî ; les films Bollywood n'étant ni doublés ni sous-titrés. En revanche il existe une revendication d'identité népalaise dans le cinéma, et l'on peut comparer le choc que fut *Palpasa Café* en littérature² avec celui que fut le film *Loot* de Nischal Basnet, sorti en 2012. Le titre original est en anglais et signifie « rançon », « butin », les dialogues sont en népalî. Le cinéaste explique :

¹ Voir Claude Demanueli, Jean Demanueli, *La Traduction : mode d'emploi. Glossaire analytique*, Paris-Milan-Barcelone, Masson, coll. « Langues et civilisation anglo-américaines », 1995, p. 66-67.

² qui a remporté le plus prestigieux prix littéraire du Népal, le *Maden Puraskar Prize*, qui récompense un livre en népalî.

« *I want to create a unique identity of Nepali cinema without following Bollywood* »¹. Le film est cru, violent, cynique, hyper réaliste.

Les commentaires postés sur les blogs lors de la parution de la traduction en anglais, début 2008, témoignent des dissensions, voire du malaise que suscite la relation entre les deux langues-source. Nepaleselaw.wordpress.com écrit : « *I feel that Narayan Wagle has produced a golden egg and nowonwards we can expect to see many quality work in the field of nepalese literature.* » – ici « littérature népalaise » est à entendre comme littérature concernant le Népal. Beaucoup de lecteurs, bilingues, lisent les deux versions². L'un juge que « la traduction n'est pas très bonne ». Un autre développe ses critiques : « [...] *the translated version of the book is nowhere near the original version. It doesn't deliver that experience of smooth flow of the content. This might've been caused by the not-so-good translator or it just doesn't get translated as good in another language* ».

De plus les remarques d'ordre esthétique ne sont pas séparées de réflexions politiques concernant le sujet et la période historique. Un blogueur met en cause avec virulence la peinture que fait Wagle des maoïstes en ce qu'il montre leur violence sans explorer leurs motivations. Un autre blogueur va plus loin en attaquant Wagle sur son évocation du pays lui-même, parce qu'il occulterait le vrai Népal et flatterait le goût des étrangers ; il suggère une sorte de conspiration des « *mediocre-minded people* » « *to loot this country* ».

Le roman vient d'être traduit en français par un guide népalais polyglotte, Suraj Shakya³.

Myriam KISSEL⁴

¹ <nepali.net/movies/tag/nischal-basnet> (page consultée le 03/11/2014).

² A. Berman envisage cet aspect dans des pages consacrées à la différence entre traduction et communication. Il cite une phrase de W. Benjamin : « Une traduction est-elle faite pour les lecteurs qui ne comprennent pas l'original ? », *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1999, p. 73, note 2.

³ Édité par Isabelle Lippitsch, voir <http://www.myrepublica.com/portal/index> (page consultée le 21 novembre 2014). Le roman avait dès sa sortie été traduit en coréen. En 2010, N. Wagle a publié *Mayur Times*.

⁴ DIRE, Université de La Réunion.

BIBLIOGRAPHIE

Wagle, Narayan, *Palpasa Café*, traduit en anglais par Bikash Sangrual, Kathmandu, Nepalaya, 2008 (1^{re} édition, en népali, 2005).

Ouvrages critiques

Berman, Antoine, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1999.

Demanuelli, Claude, Demanuelli, Jean, *La Traduction : mode d'emploi. Glossaire analytique*, Paris-Milan-Barcelone, Masson, coll. « Langues et civilisation anglo-américaines », 1995.

Hagège, Claude, *La Structure des langues*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1986 (1982).

Meschonnic, Henri, *Éthique et politique du traduire*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2007.

Singh, Chandra L., *Nepali to English Dictionary*, Katmandu, Modern Printing Press, Educational Publishing House, 2010 (1971).